

FEUILLETON DU CANARD

## LE CHATIMENT

Par

OCTAVE FÉRÉ ET EUGÈNE MORET

IV

LE RETOUR DE LA CONDAMNÉE

(Suite.)

—Non, que me répond Mme de Frairières, ce ne sera pas Mlle de Frairières, ni moi, ni le docteur Hugonet, parce que nous sommes par notre position dans le monde ou-dessus d'un tel soupçon, et surtout d'un tel procédé.

—Oh! voyez-vous, je me rappelle, mademoiselle, les paroles de Mme de Frairières comme si j'y étais.



La jeune femme, d'un geste énergique, implacable, lui montra la porte.

—Qui peut-on donc arrêter? dis-je alors. C'est pas des gens qui ne sont jamais entrés ici!

—Sans doute, me répondit elle; aussi vous voyez qui cela peut être.

—Je compris, et comme j'étais toute neuve, ne connaissant rien de rien, voilà que je fus prise de peur, craignant d'être arrêtée à mon tour, puisqu'on avait bien arrêté le médecin, qui n'était pas plus coupable que moi. Et je me suis mis à pleurer.

—Ne vous désolez pas, me dit Mme de Frairières; j'ai tout prévu. Vous êtes une bonne fille, je sais votre innocence, je ne veux pas qu'on vous perde. Vous allez partir, fuir à l'étranger, et, si l'on vient vous chercher, je dirai que c'est moi qui vous ai envoyée, que

je ne sais où vous êtes et que d'ailleurs je répons pour vous.

—Et voilà bien comment vous avez quitté la maison? fit Gabrielle, tout sgitée.

—Mais oui, mademoiselle; Mme de Frairières a été très bonne pour moi. La police m'aurait pris après ce pauvre médecin et gardée peut-être longtemps. Comme ce'a, il a bien fallu qu'elle en prenne une autre ou qu'elle s'en passe. Ce qui est pain béni, car enfin, pourquoi enfermer quel qu'un qui n'a jamais fait de mal. Jésus Dieu! à une mouche? Puis est-ce seulement bien sûr qu'il n'est pas mort de sa mort naturelle, le pauvre cher homme?... —Mme de Frairières vous donna de l'argent pour partir?

—Oh! oui, elle fit bien généreuse avec moi. Elle m'en devait un peu, mais elle m'en donna bien davantage.

—Je ne veux pas, me dit-elle, que vous soyez victime du malheur qui nous frappe et dans lequel vous n'êtes pour rien. Ce pendant, après avoir veillé nuit et jour au lit de votre maître, voilà comme chassé pour récompense et obligé de fuir en pays étranger.

—Tout cela était vrai et bien triste pour moi. Alors elle me garnit mes poches et me dit:

—Avec cela, on se retourne toujours.

Gabrielle, ainsi initiée insensiblement à cette trame machiavélique, eut encore la puissance de se contenir et de poursuivre cette enquête d'un si palpitant intérêt.

—Mme de Frairières, reprit-elle, vous en avait donné effectivement beaucoup, puisque vous avez laissé deux cent cinquante francs à une vieille tante que vous aviez à Bersonville, et que vous aviez visitée au moment de votre fuite.

Pauvre, vieille tante, elle doit être morte à présent! Je vais vous dire, c'était la sœur de ma mère et en quelque sorte la seule parente qui me restât... C'était pour l'aider à vivre, et je ne lui ai pu dit d'abord, que je lui donnais tout mais après je lui ai écrit que c'était pour elle et que je ne voulais rien lui en redemander.

—Combien aviez-vous donc en tout?

—Oh! six cents francs.

—Et les trois cent francs que vous avez oubliés dans le grenier, enveloppés dans un mouchoir?

—Germaine écarquilla les yeux, prit un air espiègle, comme qu'un qui entend la plaisanterie, et répondit:

—Ah! vous vous gaussez de moi, mademoiselle! Moi, j'aurais laissé une pareille fortune dans un mouchoir!... Ha! ha! ha!

Mme Lachenal dirigea sur son mari, qui semblait sur la sellette pendant cet interrogatoire qu'il n'osait interrompre, un regard réplusif.

Le hasard a de ces coups. Il y avait eu dans cette ténébreuse affaire des particularités que, dans l'honnêteté de son âme, depuis qu'elle ne qu'elle connaissait les auteurs du crime et l'arrogance de la condamnée elle ne s'était pas expliquées.

Tout s'éclaircit maintenant. Sa belle-mère et son mari n'étaient pas seulement des criminels, mais les fourbes.

A quoi bon descendre plus avant dans cette affaire? L'argent trouvé; l'arsenic et le plomb souffrant aux recherches des experts; les lettres offrant une preuve morale, ces horribles lettres dé-honorant la mémoire de la victime, alors qu'elle affirmait le culpabilité de l'accusée: tout cela était odieux.

Gabrielle un moment n'eut plus de pitié en son âme et faillit éclater dans un accès d'indignation.

—C'est trop d'infamie! prononça-t-elle à part.

Mais elle se remit encore, par un suprême effort, et reprenant ses questions:

—Après avoir visité votre tante, où êtes-vous allée? demanda-t-elle à l'ancienne servante, sachant désormais et définitivement à quel point tenir sur tout ce qui s'était passé après son départ, à l'hôtel Frairières.

—Mais au Havre tout de suite, où, selon les instructions de Mme Frairières, j'ai pris le bateau qui mène en Angleterre.

—Et là personne. J'ai été à Londres et me suis assez vite placée dans une maison où il y avait beaucoup

de monde, des hommes très comme il faut. L'un deux, un tout jeune homme, me remarqua et m'envoya chez sa grand-mère, qui était Française d'origine et cherchait une femme de chambre qui parlât la langue. Je plus à la dame, qui m'emmena à Liverpool, où elle allait résider, et je suis restée dans cette maison depuis lors.

—Et vous en êtes sortie depuis peu?

—Cette dame est morte, et, pour me payer de mes soins, elle m'a laissée une petite fortune avec laquelle je vais m'établir... Voyez-vous, moi, il ne m'en faut pas beaucoup.

—Vous établir? dit Gabrielle d'une voix pleine de terreur.

—Oui, mademoiselle; comme on dit, il faut bien faire une fin. J'ai trouvé là-bas un brave garçon qui s'est pris d'amour pour moi et qui veut m'épouser. Il a déjà un petit hôtel; avec mon argent, nous en aurons un grand, et, ma foi! dans quelques années... eh bien! nous vivrons de nos rentes tout comme des bourgeois.

Elle dit cela en plaisantant et riant de bon cœur; mais elle vit la pâleur et les yeux stupéfaits de Gabrielle, et le rire se glaça sur ses lèvres.

—Ne pouvez-vous pas vous marier là-bas, sans revenir en France?

—Il me fallait mes papiers. Alors je me suis dit: Plutôt que d'écrire, ça n'arrivera peut-être pas, j'aime mieux aller les chercher moi-même. Ça me promènera et ça me fera plaisir de revoir le pays. Là-dessus, j'ai pris directement le bateau de Liverpool au Havre, puis celui de Caen, et me voilà.

—Vous n'avez pas encore été à Bersonville?

—Je n'ai pas eu le temps, je suis arrivée de ce matin. J'ai voulu d'abord vous rendre visite à vous et à Mme de Frairières. J'ai été à l'hôtel, et là on m'a donné deux adresses. Ma foi, j'ai préféré commencer par vous.

—C'est d'une bonne fille, et je vous en remercie, quoique vous me trouviez, par la suite de la maladie de mon mari, dans une situation assez douloureuse.

—Oh! certainement, j'y prends bien part!

—Et vous repartez ce soir?

—Mais tout à l'heure, mademoiselle. Seulement je ne veux pas repartir sans avoir été chez Mme Frairières. A Caen, j'ai aussi quelques personnes à voir, et puis je me procurerai mes papiers. Ensuite j'irai à Bersonville, où j'ai l'intention de rester une couple de jours.

—Alors, jusqu'ici, à Caen, vous n'avez vu personne?

—Le concierge de l'hôtel de Frairières, qui est devenu le vôtre.

—Cet homme ne vous connaît pas?

—Non; et la femme de chambre de la baronne de Suberrior, qui m'a reconnue avec peine.

—Et à qui vous avez parlé?

—Oui.

Gabrielle se leva.

—Eh bien! dit elle, il est cinq heures, vous n'avez pas diné. Vous allez manger ici et aussitôt après...